

Iris Jouanne & alii

Vieille ou Nouvelle Aventure

Rêves canoniques et apocryphes

Volume 2/2



**Récits de rêves recueillis par une membre du
Groupe Surréaliste du Radeau**

Les Presses du Radeau

23 novembre 2024

CC BY-NC-SA (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)

En couverture : *Les Sept Dormants d'Ephèse*,
miniature extraite du Ménologe de Basile II (985)

<https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/>

Note :

Cette plaquette n'a été scindée en deux volumes que pour une question purement technique, et n'en forme pas moins un tout. Si vous trouvez par hasard l'un des deux volumes, par exemple en papier, vous pourrez toujours suivre l'adresse Internet, des Presses du Radeau, en page 2, à l'intérieur de la couverture.

Seconde partie :

Rêves retranchés

Trois « Pays d'Alice » anonymes.

I

Avec une bande assez nombreuse de copains d'école et de centre social, nous avons volé une voiture et nous sommes maintenant poursuivi par une voiture de police, sirènes hurlantes, à travers la ville nocturne.

Cette poursuite représente la plus grisante sensation de toute ma vie onirique, comme n'en connaîtrait pas même dans la vraie vie le plus casse-cou des cascadeurs de films d'action. En effet, la voiture perd une à une toutes les pièces de carrosserie, emportées par le vent de la poursuite qui tente de nous emporter à notre tour. Mais nous tenons bon, même à demi emportés à l'horizontale, accrochés que nous sommes, sans que je ne comprenne comment, à l'unique banquette qui traverse la voiture dans le sens de la longueur derrière les sièges du chauffeur et du copilote.

Finalement nous nous échouons à l'aube dans un pré en bordure de la ville. Nous nous relevons tant bien que mal, sans rien de cassé. Le matin gris et brumeux donne à ce pré sans relief la dure mélancolie des campagnes du Nord.

Ce pré est l'entrée du Pays des Merveilles. Celui-ci commence dès la clôture de fil barbelé du pré, tandis que

celui d'à côté est encore le monde des humains, et un événement va nous le prouver. À notre grande inquiétude, dans le pré des humains un taureau rue et souffle, puis charge et franchit d'un bond la clôture entre les mondes. Dès qu'il touche la terre de l'autre monde où nous sommes, il se redresse sur ses pattes arrière et du même instant devient un Minotaure à l'image de celui de la mythologie grecque. Mais il n'a rien du monstre anthropophage de cette dernière : c'est au contraire un compagnon agréable, distingué et cultivé, qui impressionne les mêmes que nous sommes tout en restant très accessible. C'est en sa compagnie que nous commençons notre périple par le Pays des Merveilles.

De nos aventures hélas le réveil ne m'a pas laissé grand-chose. Ce rêve est l'un de ces « longs-métrages » qui emplissent une partie de mes nuits de longs rêves. Je précise « une grande partie » car un long-métrage peut aussi remplir une nuit entière, mais ce n'est pas le cas de celui-ci qui commence en cours de sommeil, après une suite oubliée de « courts-métrages ». Comme il est presque fatal, l'amnésie a amputé l'aventure au Pays des Merveilles de presque toutes ses péripéties et je ne retrouve conscience qu'au climax final, avant une nouvelle et définitive amnésie.

Voici : nous sommes arrivés dans la grande capitale, tout au bout du Pays des Merveilles, où se dresse une réplique parfaite de la Tour Eiffel. Nous assistons au concert d'un grand orchestre classique composé de toutes sortes de créatures, ou peut-être seulement d'oiseaux anthropomorphes, comme ce qui va suivre le suggère, postés en triangle de bas en haut des étages de la tour. Le

chef d'orchestre agite sa baguette tout à son sommet (qui n'est pas le pinacle de la tour, loin de là) : c'est un oiseau anthropomorphe maigre et dégingandé au point d'avoir l'air d'un poulet déplumé, malgré son plumage noir et sa huppe ridicule sur le crâne. L'effroi fait irruption d'emblée : une sorte d'ogre rose et informe comme le Monsieur Glouton des célèbres albums commence à dévorer méthodiquement, de bas en haut et rangée par rangée, par groupe entiers dans son immense gueule, tous les musiciens de l'orchestre.

II

Je suis dans la peau d'un homme adulte qui a traversé un bien inquiétant Pays des Merveilles, tenant de références adulte proches de la littérature d'épouvante, comme Maupassant : rien qui ne garantisse une fin heureuse comme dans les dessins animés.

De ce Pays je ne vois que la capitale où l'homme est arrivé au terme de son voyage. Il est maintenant captif de la Reine de la cité, équivalent de la Reine de Cœur. Il passe sa dernière nuit blanche dans une cellule de prison, sachant qu'il mourra à l'aube.

Une étrangeté du rêve fait pourtant que dans la peau de cet homme je suis capable de sortir de la cellule et d'errer dans la ville nocturne, tout en restant inexplicablement captif de la même cellule où je reviendrais immanquablement avant l'exécution. Il n'est pas question pour autant de sortie de mon âme hors de mon corps, ni d'un quelconque sortilège dans le genre de celui que mes

lectures de contes me feront découvrir plus tard, comme la très longue chaîne à la cheville d'une belle captive mortelle de l'autre monde. Non, il n'y aucune explication cohérente à cette étrange situation, à moins d'en broder au réveil. Il semble plutôt s'agit de l'éternelle logique, pervertie, du « on disait que ».

J'erre donc au bord d'un canal, dans une ville qui ressemble à une impression abstraite, tout en ténèbres et en lumières colorées, de la vieille ville quand mes parents m'y emmenaient promener le soir depuis notre banlieue excentrée. Dans cette abstraction plus angoissante, plus de promenades tranquilles : je vais et je viens le long des quais en pleurant et me tordant les mains de désespoir. Il me semble que des êtres anthropomorphes apparaissent et disparaissent à toute vitesse autour de moi comme dans un film en accéléré d'une foule. Je n'évolue pas dans le même temps qu'eux, c'est certain, d'où peut-être l'épure du décor. Oh ! quelle pesante solitude !

III

Une épopée inspirée des légendes amazoniennes, qui commence comme une vision d'un livre illustré, avant que je ne m'y incarne.

Une double page d'illustration derrière le texte, sur un ciel de papier blanc, me montre le héros, vaillant guerrier mi-nus avec ses peintures de guerre et sa coupe au bol, aux

frontières du Pays des Merveilles local, aux confins mythiques de la terre, où la forêt semble avoir laissé place à de la pampa. Il se tient au bord du précipice qui marque la frontière et que ne traverse qu'un effrayant pont de planches et de cordes comme dans les films d'aventures. Au-dessus du gouffre flottent en l'air, à hauteur du sol et de la passerelle, des créatures semblables à des amibes géantes, d'une forme fuselée, d'un vert clair de grenouille, dotée d'un unique œil jaune et sans paupière et hérissée de tentacules tubulaires et semi-rigides, comme faits de cartilage. De l'autre côté, au sommet d'une faible pente de pampa, le Seigneur maléfique de ce pays, un géant monstrueux mi-homme, mi-insecte, se tient, on ne saurait dire au vu de sa taille, assis sur un trône ou debout, telle une figure récurrente de mes rêves mythiques et légendaires, y compris hors de tout contexte américain. Il ne laisse manifestement pas entrer qui veut : au premier plan, le héros est prit d'un spasme de tout le corps, la bouche ouverte en un hurlement silencieux.

Pourtant, je suis entré en chair et en os, dans ce rêve ou dans un suivant (bien qu'un rêve à épisode, expérimenté personnellement par ailleurs, m'étonnerait dans le cas précis) dans ce Pays des Merveilles qui est sans doute un monde des morts amazonien. Du moins j'ai pénétré dans son antichambre. Celle-ci est long bâtiment-couloir d'aspect industriel, précédé peut-être de quelques pièces oubliées avec leurs prodiges. Dans ce couloir je rampe sur une structure revêtue de cuir qui ressemble à un cheval d'arçon prolongé à perte de vue entre deux abîmes étroits mais sans fond à sa gauche et à sa droite. Nous sommes plusieurs à ramper sur cet étrange agrès et des êtres nous

surveillent dont je saisis mal l'apparence *a priori* plutôt humaine. Je ne sais plus s'il y a des fenêtres, mais de place en place sont suspendus au plafond des postes de télévision cathodiques dont les écrans diffusent une vague image bleutée, indéchiffrable, mais suffisamment agressive dans son mouvement et sa luminosité pour nous déconcentrer dans notre parcours dangereux. Car je crois que c'est le but, comme dans toutes les épreuves qui défendent l'accès à l'au-delà dans bien des mythes. Moi-même ne suis pas mort mais plus probablement une sorte d'Orphée.

Pourquoi appeler cet étrange pays mythique sud-américain le Pays des Merveilles, en référence au « Pays d'Alice » ? Justement à cause de son antichambre ; les deux pays où voyageait l'Alice de Carroll, sous terre et outre-miroir (certes à l'époque de ce rêve je ne connaît pas grand-chose du second), commencent par un intérieur domestique. Du premier pays mis en image par Disney mes rêves n'ont toujours gardé qu'une épure géographique, propre à toute transposition culturelle comme ce rêve le prouve¹.

1 Les lecteurs attentifs de la poésie du Groupe Surréaliste du Radeau auront reconnu une réminiscence de l'entrée de ce « Pays d'Alice » amazonien dans le poème *Les Cent cryptes de l'Isis interdite* (dans le recueil *Le Miroir désarticulé*, Les Presses du Radeau, 2022). Sur la capacité de l'écriture automatique d'évoquer de façon condensée de vrais souvenirs, alors même que son rythme lent sauvegarde un fil plus ou moins narratif, il a déjà été suffisamment écrit pour qu'il n'y ait plus besoin d'y revenir (*note du « scribe » d'Élisée Mérage, adaptée pour coller au contexte de la présente édition*).

Deux mondes impossibles, deux nouveaux détournements de Benoît-Louve

I

Au milieu du parc du centre aéré dont j'ai raconté ailleurs les merveilles d'une autre nuit, dans le centre aéré réel, là où commencent les petits bâtiments de cantines et d'activités à l'écart du manoir, se dresse un petit arbre dont les branches les plus basses et les racines facilitent l'escalade.

Dans mon rêve, un autre donc que la grande épopée racontée ailleurs, j'arrive au sommet et je regarde par une trouée dans le feuillage. J'y découvre un monde impossible, car invisible à quelques mètres du sol, un de ces mondes influencés par mon amie Guenièvre : une réplique parfaite du parc, dans sa perspective allongée au milieu du petit bois, vers la butte aux pins, à laquelle ne manque aucun détail, aucune pelouse, aucun arbre... sauf la foule des enfants qui jouent, les moniteurs, toute présence humaine

dans ce sol-miroir désert et silencieux qui devrait normalement cacher le ciel à la foule.

II

Nous faisons la queue dans le bâtiment de l'école, dans le vestibule qui donne sur le préau, en attendant la sortie. Il fait déjà noir, comme en hiver. À un endroit que je peux plus situer avec exactitude, mais qui doit être le vestibule lui-même, ou à la rigueur le préau, des barrières défendent, très mal nous allons voir, un grand trou creusé par des travaux.

Un camarade, que je connais pour faire l'amuseur en permanence, après quelques sautilllements clownesques, s'est fauflé dans le trou où il a disparu sans donner l'impression de faire la moins dangereuse qu'il soit des chutes. Moi qui ne fait guère le clown éveillé ni ne tente de vraies aventures, je décide de le suivre.

J'atterris lestement, et effectivement sans dommage, sur le plancher carrelé d'une supérette blafarde, car éclairé aux néons, hantée de clients relativement nombreux, parmi lesquels j'ai probablement croisé mon ami et même reçu de lui un clin d'œil de connivence entre aventuriers, mais je crois surtout me souvenir de cela cela parce que je le désire,

et que ce garçon était très aimable en vrai, sans être un copain proche.

Dehors, la rue, qui a l'air assez large, est plongée dans la nuit. Mais comment les vitrines peuvent-elles donner sur une rue à ciel ouvert ?

Brouillon de dévoilement éventuel des « Mystères d'Anvers » cachés derrière le photomontage homonyme d'Iris Jouanne : un autre rêve de Benoît-Louve

Dans ce « long-métrage » qui m'occupe toute une nuit ou du moins sa seconde moitié restée en mémoire, nous sommes en voyage organisé avec ma famille, exceptionnellement étendue comme la suite le confirmera, et ce qui est sans doute le centre social de notre ville. Nous sommes partis vers la même destination qu'avec le collège dans les dernières semaines de la vie réelle, à la veille de cet été : au zoo d'Anvers. Au plus ancien moment du rêve dont je me souviens, nous accomplissons les épreuves de quelques olympiades sur les quais du port, qui dans cette géographie onirique semblent figurer le prolongement direct du zoo. Mais des forces complotent dans l'ombre : tandis que nous lançons des javelots tournés vers la mer, des témoins mystérieux à travers le viseur d'une sorte de périscope aperçoivent dans le ciel le dieu Zeus façonnés toutes en rondeurs dans des nuages rouges et bleus sombres.

Cela demande une enquête, que je mène par des souterrains situés sous le zoo. J'arrive dans un couloir humide, éclairé par le jour à sa sortie proche, et qui semble le jumeau d'un souvenir de vacances avec mes parents, un tunnel sordide et sale entre les sanitaires et les piscines du camping où ils m'emmenaient. Il n'y manque pas même la porte de bois peinte en bleu sur la gauche, qui dans le tunnel réel devait cacher un simple débarras de matériel ménager. Derrière la jumelle onirique de cette porte se trame, j'en suis sûr, un complot dans un bureau ou un laboratoire secret. Mais j'ai beau tendre l'oreille, l'enquête piétine.

Pendant ce temps, une jeune fille traverse toute la France vers le Nord, en direction de la Belgique où nous sommes, plus près de notre propre région. Elle fait halte à mi-chemin dans un camping et y rencontre un jeune homme de sa connaissance, une espèce de jeune bellâtre un peu prétentieux qui n'a pas les intentions claires. Après l'avoir emmené dans les sanitaires, il l'attire dans une cabine de douche avec l'intention nette de forcer des rapports sexuels. C'est la tentative de viol la moins intimidante qui se puisse rêver pour l'héroïne : celle-ci se contente d'esquiver et de s'enfuir en râlant. Elle reprend sa route en laissant le lourdaud derrière elle.

S'ensuit une brève amnésie. Je reprend conscience après la fin des olympiades d'Anvers. En cette fin d'après-midi de repos nous sommes tout au fond du zoo, dans une grande structure en bois faite de tours et de passerelles de planches, semblable à une version géante et labyrinthique de certains agrès de jeux pour enfant qu'on voit dans certains parcs, comme dans notre ville où le petit

exemplaire nous donnait déjà tout enfants l'impression d'un château. Je suis assis là au milieu de mes parents, de mes oncles, mes tantes, mes cousins, et de tous les voyageurs, enfants et adultes.

Tous les regards se tournent vers elle lorsqu'elle entre dans l'assemblée, la fille qui traversait la France. Selon un lieu commun de mes rêves, elle est la fille que tout le monde connaît, et reconnaît après des années d'absence au terme de laquelle elle revient en quelque sorte au pays. Tout le monde sauf moi bien sûr. Le rêve l'a transfigurée depuis sa dernière apparition : elle a gagné en beauté, en grâce, en prestance. Elle est censée me rappeler Liv Tyler (c'est à dire pour moi : « l'héroïne d'*Armageddon* »), bien que ses jolis traits ne ressemblent pas plus que ça à ceux de l'actrice. Elle a un visage fin et triangulaire, une peau cuivrée parsemée d'une poussière presque invisible de taches de rousseurs, des yeux noirs sous de longs cils. Ses longs cheveux noirs flottent au vent derrière elle tandis qu'elle s'accoude à une tribune de bois juste à côté de moi, dans le sens inverse de mon propre corps adossés à la barrière contiguë, et elle regarde au loin bien, que l'intérieur du château s'interpose entre elle et l'horizon. Elle est habillée simplement, en pull noir, en jean et en baskets. Mais lorsque mon inconscient obéit à mes hormones de douze ans (ah ! l'éducation des jeunes garçons !) et que je me laisse glisser le long de la barrière pour m'asseoir par terre, la regarder en contre-plongée à travers le treillages de barreaux horizontaux de la tribune, elle est vêtue et apprêtée toute différemment, en robe courte et jaune, jambes nues, en escarpins à talons haut, les cheveux ramenés en un gracieux chignon. Lorsque je me relève et la

voit à ma hauteur, par-dessus le rebord, elle reprend sa première apparence.

(À l'époque je n'avais pas encore lu mon premier William Faulkner, *L'Arbre aux souhaits*, avec la merveille d'un bois qui apparaît de deux façons différentes selon que l'héroïne le regarde par la châssis du haut de sa fenêtre ou celui du bas. Comme quoi il est bien vrai certaines idées sont « dans l'air ».)

Nous engageons l'une de ces conversations telles que le réveil est incapable d'en retenir. Mais très vite nous en venons au flirt, et finalement il faut bien reconnaître le coup de foudre. Nous sommes fous de joie. La bizarrerie d'une adulte amoureuse d'un enfant de douze ans n'effleure pas un instant mon jeune inconscient. Et par ailleurs notre histoire est toute gentille et même enfantine : la première chose que nous faisons est de courir jouer avec tous les enfants du groupe plus jeunes que moi, à sauter et à courir dans tous les sens à travers le grand château de jeu.

Puis soudain une ombre d'inquiétude passe sur ce tableau paradisiaque. Je me trouve un instant seul au milieu d'une place assez large de cailloutis blanc, au milieu de ce château qui ne semble pas avoir de fin, et le ciel jusqu'alors clément de couvrir de gros nuages gris. Je suis retourné sur une passerelle. Un tout petit enfant aux cheveux noirs bouclés atterrit d'un saut devant moi. Il lève le visage et soudain ses yeux s'agrandissent de terreur. Il dévale à toute vitesse, tandis qu'une ombre monstrueuse se profile sur le sol depuis mes arrières. Je me retourne : le monstre derrière moi est une espèce géante de tamandua, ce fourmilier nain d'Amazonie au pelage noir et or, qui ici, dressé sur ses pattes arrière, se dandinant en une parade de combat, langue

dardée vers le ciel, atteint la hauteur de l'ours kodiak (c'est du moins l'ordre de grandeur qui me vient spontanément à l'esprit). Nous n'en avons donc pas fini avec le complot du zoo !

C'est le sauve-qui-peut général, dans la direction dont nous nous rapprochons depuis tout à l'heure : l'extrémité du château de jeu opposée à celle où se tiennent nos parents, vers le fond du parc. Je remarque alors deux créatures jumelles mêlées aux enfants, dont elles ont la taille mais que je pense adulte : deux gnomes vêtus des pieds à la tête d'une sorte d'uniforme vert clair, la tête rose et chauve, à l'expression peu amène, hérissée sur toute la face et la crâne de petites trompes d'aspects éléphantiques. Nous arrivons ensemble tout au bout du château : à quelques mètres, au-delà d'une allée bitumée, s'ouvre dans un mur de béton l'entrée d'un parking souterrain. Une étrange structure en défend l'accès depuis le château : un pavage de tonnelets plus large que haut, dans lequel il s'agit de marcher comme dans un parcours du combattant. Il semble par conséquent impossible d'arriver vivant au parking lorsqu'on voit le tamandua dressé sur notre gauche, à faible hauteur sur une aile du château de jeu, encadré de deux hommes de mains en costars et lunettes noires, kalachnikov au poing, prenant des poses ostentatoires. Mais ils ne se soucient pas de nous attaquer et nous sommes bien vite à couvert.

Le parking est sombre et presque vide. Nous avons semé les enfants. Ma reine et moi marchons le long du mur de droite, elle-même ouvrant la marche, les deux gnomes en vert au milieu du souterrain, slalomant entre les rares voitures. Soudain l'un des gnomes pointe le doigt vers la

gauche en poussant un cri aigu : dans un couloir latéral que sa courbure dérobe bien vite aux regards, dans une inquiétante lueur verte, se profile l'ombre du tamandua, langue dardée. Cette langue semble de très longue portée, frappant de nulle part : en un éclair les deux gnomes se trouvent assommés à mort. Devant ce double assassinat j'ai un accès d'héroïsme, et je demande à ma reine de courir devant moi vers la lumière, sans pour autant qu'il s'avère utile de la couvrir : je lui emboîte aussitôt la course.

Tandis qu'elle court allégrement devant moi à contre-jour, une exaltation merveilleuse me saisit. Je sais que de l'autre côté du souterrain, derrière un très haut grillage, commence le quartier des machines du zoo. Cette inexplicable étendue d'énormes machines, entretenus par une armée d'ouvriers, ne semble pas avoir d'autre justification que de nous permettre, quand nous sortirons du souterrain, hors d'atteinte du monstre, de rejouer une scène du film *Titanic*, courant main dans la main en riant parmi les machines et les ouvriers. Ce sera follement romantique.

Mais un poids me tombe sur le cœur alors que j'arrive à la sortie : ma reine m'a semée. Je suis dans un renfoncement étendue sur la gauche, où une barrière automatique rouge et blanche défend la sortie aux voitures : l'une de celles-ci passe justement à côté moi pour sortir, et le chauffeur m'accorde à peine un regard.

La vérité m'apparaît dans toute son horreur : je suis en train de me réveiller. Je vais me réveiller sans revoir ma reine, sans connaître notre aventure romantique par le quartier des machines, qui me faisait battre le cœur d'avance. Je m'accroche aux derniers lambeaux de rêve qui s'effiloche, mais bientôt je n'ai plus à ma portée d'une

reconstruction boiteuse de l'imagination consciente, pour refuser l'odieuse réalité du réveil. Je me figure empruntant vers la gauche l'allée bitumée entre le quartier des machines et le mur de béton du parking souterrain, en direction du zoo et du début du château de jeu, où se tiennent les adultes. Je me figure ma reine marchant à ma rencontre. Mais c'est bien de l'imagination consciente et elle ne vaut rien face au rêve.

La Dame d'Ombre ou L'Explorateur perdu : un rêve de Fred Barbedor

À Jacques Abeille, qui a rêvé avant moi d'explorateur perdu,

Ce rêve d'enfance commence de façon un peu vulgaire, bien dans les fantasmes embryonnaires d'un très jeune garçon, pour finir dans une étrangeté troublante.

Un cosmonaute est sur le point de décoller vers une lointaine planète. Dans une petite ville de banlieue, je me tient debout en silence en compagnie d'un vieil homme que je ne connais pas, devant la porte ouverte d'un petit bâtiment à destination obscure, tous deux dans l'espoir d'apercevoir l'astronef dans le ciel du soir.

Je rentre explorer le bâtiment. C'est une bibliothèque ou une librairie qui s'étend tout en longueur, avec ses murs couverts de rayonnages et son sol de parquet. Au fond, après une marche descendante, la bibliothèque s'élargit vers la gauche, et dans le mur tout au fond s'ouvre une porte

vitrée et teintée, d'un blanc translucide Là, à travers cette vitre, j'ai une apparition : l'ombre d'une femme, les cheveux coupés au carré mais en bataille, avec un style vestimentaire que je devine sans le voir comme tout à fait dans les critères adultes du sexy (par une anticipation onirique je me vois déjà décrire à des voisins de table de la cantine du centre aéré sa robe « qui laisse voir le haut des seins », puisque j'ignore le mot décolleté. Ah ! l'apprentissage de la masculinité !). L'ombre fait entendre des glossolalies qui évoquent un rire plutôt doux ou des trilles d'oiseaux. Je sors chercher le vieil homme sur le seuil pour l'inviter à voir l'apparition, et nous l'admirons ensemble en échangeant des rires muets et complices et des regards émerveillés.

Puis, comme s'il fallait toucher le fond pour remonter, cette partie un peu vulgaire du rêve se trouve en quelque sorte sublimée dès que l'aventure science-fictionnelle commence, avec l'apparition de l'astronef à forme de tore au-dessus de la ville, depuis le seuil de la bibliothèque hantée. Sans transition je vois les savants qui s'occupent de la tour de contrôle et de la communication radio avec le cosmonaute, trois ou quatre hommes à longues barbes et en longues blouses que j'imagine blanches : car l'étrange est que je les vois, eux et leur console radio, de la même façon que la dame qui hante la bibliothèque, c'est à dire en ombres chinoises derrière un écran blanc comme la vitre de la porte. L'un tout à droite se tient voûté sur la console radio, les autres tout aussi voûtés mais debout à la file dans son dos, à guetter les messages du cosmonaute. Celui-ci est en perdition et ne répond plus. Le savant assis à la console l'appelle avec de plus en plus de désespoir. Puis finalement

tous ces hommes de la tour de contrôle poussent une grande clameur d'horreur dont je ne peux saisir la cause, la radio n'ayant émis aucun son audible alors même que je sais qu'elle ne transmet aucune image.

Le cosmonaute est arrivé plus ou moins à bon port. Mais il est plongé dans un profond sommeil dans son vaisseau qui, devenu une petite sphère, est perché en orbite autour de la planète. Ce beau jeune homme brun dort dans son lit, dans cet intérieur de vaisseau sphérique qui ressemble à une chambre doudouille. La fenêtre, pareille à celle de n'importe quelle chambre à coucher, est ouverte sur le vide intersidéral sans que ne se produise la moindre dépressurisation. On y voit, dans le vide étoilé, un fragment du disque bleu de la planète.

Deux personnages sont maintenant perchés accroupis sur le rebord de la fenêtre. De conformation humaine, ils sont vêtus de costumes dans le goût de celui des super-héros, collants prolongés de cagoules, de loups et d'ailettes sur les tempes, rouge sombre pour l'un, orange sombre pour l'autre. Puis je les vois de dos, depuis l'extérieur du vaisseau, s'efforcer de soulever le corps endormis et invisibles du terrien, qui semble pour eux d'un poids écrasant, car ils doivent s'y reprendre à plusieurs fois sans que je ne vois la tâche achevée.

Le cosmonaute a été adopté par les étranges créatures, faune mi-humaine, mi-animale, dégingandées comme des marionnettes du Muppet Show, de cette planète dont il ne repartira plus. Tout ce petit monde se prépare à mener une course à pied au cœur des forêts qui couvrent la planète, le long d'une allée rectiligne. Ils sont tous sur la ligne de

départ, le terrien au milieu de ses nouveaux amis. Un autochtone tire le coup de feu du départ et tous s'élancent.

L'autre extrémité de l'allée est fermée par un grand portail recouvert d'un buisson de manière à former une grande haie. À l'approche des coureurs il s'entrouvre très légèrement sur la droite, du côté opposé à mon regard onirique, ne me permettant de rien voir de l'autre côté. Tous les coureurs de s'y engouffrent sans se bousculer, et le portail se referme aussitôt avec à peine le bruit d'un souffle.

La Dame de Feu ou L'Effroi de la Beauté : un autre rêve de Fred Barbedor

Une femme et son fils en très bas âge dans le cockpit d'un vaisseau spatial que je devine immense. Elle est jeune, belle, les longs cheveux lisses, noirs et brillants, les traits fins et doux, un doux sourire, les joues roses sur le même teint de miel que son bébé qui lui-même rit et gazouille. Elle ne pilote pas, elle ne regarde pas l'espace étoilé par les grandes vitres du cockpit, mais seulement la santé de son bébé qu'elle examine avec minutie. Elle lui a enfilé une sorte de couche métallique qui est tout un appareil électronique avec un écran et des boutons, afin d'examiner ses entrailles. Celles-ci apparaissent un plan après l'autre, au gré des manipulations des boutons, comme un labyrinthe en deux dimensions à la façon d'un jeu vidéo ancien, où de petites sphères foncent en tous sens sur un fond d'obscurité, entre les formes vaguement végétales ou fongiques incrustées dans les parois. Tout sembler aller pour le mieux, le doux sourire de la jeune mère en témoigne. Mais soudain une ombre passe sur son visage. Prise d'un doute, elle revient un peu en arrière.

Le regard plonge, non plus sur le profil d'un labyrinthe, mais dans la salle de banquet, vue en perspective légèrement plongeante, d'un château médiéval, où des serviteurs vont et viennent avec des plats autour d'une table encore dépourvue de convives, tandis qu'un grand feu brûle en arrière-plan, à demi-caché sous le manteau de l'imposante cheminée. La mère en hors-champs fait aller le zoom de l'appareil, et le regard de l'observateur plonge vers la cheminée dont il contourne verticalement le manteau.

Une musique lancinante se fait entendre alors que le regard plonge dans les flammes et y découvre l'apparition. Une sorte de tam-tam répétitif jusqu'à la folie, qui pourrait se transcrire à peu près ainsi : *tou-dou-dou-dou, tou-dou, tou-dou-dou-dou, tou-dou...* L'apparition est une danseuse au corps fait tout entier des flammes du foyer, les longs cheveux dénoués, agitant les bras comme de grandes ailes dans sa danse saccadée sur la musique qui se fait assourdissante, tandis qu'elle-même emplit tout le champ de vision de la poitrine au cheveux. *Tou-dou-dou-dou, tou-dou, tou-dou-dou-dou, tou-dou...* Ainsi fascine-t-elle la vision. Ainsi la Beauté se fait-elle Effroi.

Prescience ou intuition possibles de la ville : un rêve de Guenièvre

Les méchants ont causé un séisme, un cataclysme qui bouleverse la ville, une petite ville pas du tout comparable, sauf à ma hauteur, à la Tokyo ou à la New York d'un film catastrophe : une jumelle de ma petite banlieue tranquille de grande agglomération.

En un éclair des rocs percent et détruisent rues, maisons et immeubles sur de vastes aires autour de l'église (petite dans la réalité mais les distances oniriques, à défaut d'hyperboles, sont floues), les précipices se joignent pour forme des cavernes emprisonnant les derniers espaces libres.

Un couple de la fine équipe des héros a été capturé. Ce bel homme et cette belle femme au visage jeune, au corps athlétique, au costume flamboyant, qui volaient sans doute, sont maintenant enchaînés sous la forme monstrueuse en laquelle ils se trouvent changés : deux énormes globes oculaires, à taille d'humains entiers mais chacun unique et sans corps à l'exception, et encore, de pieds courts, sans jambes. Sous cette forme ils pleurent des larmes amères. Loin dans leur dos, vers les sommets, par-delà des

perspectives vaguement gigognes de cavernes immense
mais étouffantes, le clocher de l'église se dresse, comme
cerné, captif du dernier quignon de ciel noir.

*Je dédie ce texte, régionalisme à part, à Poe, Jean
Ray, Michel de Ghelderode et tous les conteurs poètes,
poètes conteurs et chantres du beffroi qui pourront m'aider
à rendre dans tout son clair-obscur le sentiment ambivalent
que, dans toute leur beauté, leur noblesse et leur charge de
rêve, les vieilles pierres et leur Histoire ne seront jamais
une trouée d'azur parmi leurs jeunes et hideux voisins,*

Un rêve politique enfantin de Guenièvre

Je fait partie d'un groupe constitué de familles de réfugiés, venu d'un pays qui pourrait être la Bosnie ou un pays d'Afrique du Nord, et qui a traversée toute la Méditerranée à la nage. Nous arrivons en vue des plages à touristes et des immeubles hideux d'une cité balnéaire comme il en existe tant dans le Sud de la France, de celles où mes parents m'emmènent en vacances dans la vraie vie. Nous autres réfugiés n'y sommes pas encore : les barrières et les cabines d'un poste de douane se dressent littéralement les pieds dans l'eau à quelques bons mètres du rivage, et cette douane nous refuse obstinément l'accès. Alors nous décidons de montrer ce que nous sommes prêts à faire pour la France : nous ramassons à la main, grain par grain, le sable qui flotte par nappe sur les vagues paresseuses de la mer.

Brouillon d'un choix alternatif de « cauchemar écologiste » par Tristanier

Le même printemps où je vois la forêt imaginaire remplacée par une usine, j'assiste au saccage onirique d'un espace vert réel : le parc municipal de Funaire, la ville du Nord, pas celle du Sud, sur lequel donne la fenêtre de ma chambre.

Je m'endors sur la vision réelle d'une belle perspective de buttes boisées, de pelouses plantées d'arbres, de buissons, de chemins de terre ou d'asphalte, avec à demie cachée au milieu une aire de jeu cailloutée et ornée de balançoires et d'une construction en bois avec échelles, toboggans et autres agrès. L'absence d'horizons garde un certain mystère à un parc qui n'est pas si grand, bien que de taille respectable pour l'agglomération. C'est donc la belle vue sur laquelle je m'endors réellement.

Je crois m'éveiller au petit matin, malgré le ciel bleu et radieux, sur cette vision d'horreur : durant la nuit on a rasé non seulement les arbres mais les buttes, détruits jusqu'aux chemins et à l'aire de jeu. Le parc n'est plus qu'une grande pelouse tellement plane qu'au-delà on aperçoit de tous côtés des bretelles routières parcourues de voitures

(géographie guère réaliste de la ville au demeurant). Le lieu a perdu tout mystère et tout charme. Dans un coin de la vaste pelouse, quelques ouvriers au volant de leur machine achèvent de déraciner les derniers arbres.

Un doux rêve dans ce monde de cauchemar : une saynète comique alternative de Giuletina

Il est arrivé plusieurs fois dans mon enfance de rêveuse de voir se dérouler une courte séquence après le réveil et un moment de flottement dans le noir. Elles relevaient plutôt en général de l'hallucination hypnagogique très élaborée, de véritables scènes, mais certaines se montraient un tout petit peu plus complexes, comme celle que je vais raconter.

Celle-ci était un vrai petit court-métrage avec un générique, du moins un carton affichant un titre dont je ne peux plus être sûre mais qui pouvait être tout simplement : *La Rage de dent*, bien que je le pense plus court et percutant : l'idée de rage de dent était au moins celle sous-entendue dans le titre, d'une façon qui aurait peut-être semblé incompréhensible à l'état de veille.

C'était le mal dont le héros, ou l'anti-héros vu que le monsieur n'avait pas l'air commode, souffrait le martyr. Il roulait sur l'autoroute à l'arrière d'une voiture dont le chauffeur était invisible. Il se tenait la mâchoire et la souffrance rendait encore moins avenante sa trogne taillée à la serpe de quadragénaire. Par la fenêtre, à sa gauche, il voyait défiler une grande plaine monotone sous un ciel gris,

un paysage morne du Nord en somme, mais au milieu de cette plaine s'élevait une forme fantastique qui narguait cruellement notre enragé des dents : un gâteau à étage grand comme une montagne, recouvert d'un glaçage bleu sombre sous les nappages de chantilly. Pauvre bonhomme !

Brouillon d'un choix alternatif de « roman préhistorique » par Yvain

Mon autre tentative onirique de traverser la préhistoire est venue le même automne que celle racontée précédemment. Mais elle est plus embrouillée, moins épurée, plus difficile à raconter. Que j'essaye quand même.

Je la suivais cette fois à distance, à travers une sorte de bande dessinée animée et sonore conçue sur le modèle de mon album d'autocollants Panini sur les animaux préhistoriques. Mais ce format muait finalement en projection de cinéma.

Les voyageurs du temps n'étaient autres que Quick et Flupke, les *gamins de Bruxelles* d'Hergé, qui remontaient le temps sur un tapis volant. Ils ne se contentaient pas de remonter à l'origine de la terre, comme notre rallye, mais remontaient carrément à celle de l'univers, au Big Bang. En réalité ce dernier, sur l'autocollant animé et sonore qui suffisaient à impressionner, ressemblait plutôt à une modeste explosion faisant jaillir une grande flamme, mais rien d'un univers, sur une plateforme pétrolière, elle même au cœur d'une sombre cité futuriste, le tout vu en une saisissante plongée verticale.

Le voyage vers le présent, car on remonte toujours du passé au présent dans mes rêves de préhistoire et on élude l'aller (il est certain que les *gamins de Bruxelles* ont franchi une porte dimensionnelle jusqu'au Big Bang), allait bien plus vite que dans l'autre rêve : les *gamins de Bruxelles* survolent déjà une mer de l'ère secondaire. Celle-ci est d'autant plus impressionnante qu'on la voit en coupe, très claire malgré la grosseur de ses vagues, et peuplée d'un grand troupeau de gigantesques plésiosaures dont les écailles claires elles aussi, d'un gris métallique, s'harmonisent à merveille avec la mer et avec le ciel d'un bleu éclatant, et qui nagent en rang serrés au point de recouvrir la mer, leurs longs cous dressés comme une forêt au-dessus des vagues dont ils sont peut-être seuls la cause. J'ai peut-être d'abord vu cette image sous forme d'une impressionnante double page de l'album, mais dans ce cas elle n'a pas tardé à se transposer sur un écran de cinéma : celui d'une projection improvisée dans une salle municipale fictive de ma ville, avec des chaises pour seuls sièges, bref des circonstances insolites si je songe à l'existence d'un authentique cinéma municipal.

En album, au cinéma, peu importe : je me sentais toujours aussi impliqué personnellement dans cette traversée de la préhistoire. Arrivé à la mer aux plésiosaures, j'étais allé plus loin que dans mon autre rêve, peut-être, mais ça ne changeait rien : le réveil venait toujours bien trop tôt et me laissait tout autant sur ma faim.

Note d'Irisée sur un de ses rêves retenus dans la version finale

Le rêve de la supérette changée en une espèce de forêt couverte, ce rêve se plaçait, au sein d'une suite de « courts-métrages », selon l'expression de Benoît-Louve, dans un intervalle particulier entre deux séquences qu'on pourrait dire cinéphiles, et de ce fait figurait, avec son angoisse du serpent bleu, une transition de l'horreur vers la douceur.

Avant : dans une scène jamais vue de *La Belle et la Bête*, une sorte de version en couleur du Cocteau ou de version live du Disney, la Bête montre à la Belle, qui vient de revenir dans son château, une image qui la fait pleurer de peine et d'effroi : dans la chambre où il se tiennent, un personnage masculin que je ne reconnaît pas est couché sur un lit, apparemment mort, les pieds coupés, les moignons noués dans des pantalons rouges.

La reconstitution de ce cauchemar est sujette à caution, et une autre version de mon souvenir, après effort de remémoration, mais plus probablement reconstruite, m'a fait croire avoir vu le cadavre cul-de-jatte entre les buissons de la supérette.

Après : le dessin animé promis par Maman pour me consoler de ma peur. Un papa cigogne rentre du travail pour rejoindre femme et enfants, dans leur logement situé dans le pied d'un phare en pleine terre, au milieu d'une plaine herbeuse noyée dans un épais brouillard. La dernière image me le montre passer la porte, accueillie par toute sa famille.

Un autre rêve familial d'Irisée

Nous sommes en vacances en Dordogne avec mes parents, j'ai huit ou neuf ans. Nous sommes partis dans un grand footing à travers la campagne, le long d'une petite départementale où ne circule aucune voiture, entre des prés sans clôtures, ponctués de cordes où pendent du linge. Avec mes petites jambes, je me laisse vite distancer, peinant à suivre mes parents qui conversent entre eux avec insouciance.

Soudain, mon regard est attiré vers la droite. J'aperçois, à proximité immédiate dans le pré limitrophe, au-delà d'une petite plage de sable, un mur solitaire, guère haut ni large, en parpaings noirs, comme noircis à la suie, et planté près de son faîte d'une rangée régulière de cornes de taureaux, comme autant de patères. Aussitôt je sens, comme si la gravité s'était inclinée obliquement, une force irrésistible m'attirer vers la droite, me faire trébucher sans tomber, et diriger en trébuchant toujours vers les cornes, sur lesquelles je me vois déjà empalée.

La force d'attraction se rompt inexplicablement et *in extremis*, et je reprend ma course derrière mes parents, encore sous le coup de la peur. J'essaye en bredouillant de

leur raconter ce qui s'est passé : « ...des cornes de taureau ». Mais sans arrêter leur course, ils se moquent de ma peur.

L'incident se répète, de manière entièrement différente, plus tard dans le rêve.

Je participe à une étrange compétition sportive. Il s'agit de nager à travers un labyrinthe de canaux étroits et rempli d'une eau verte, sombre, mate, et plane, dépourvue du moindre remous, au point d'évoquer davantage le linoléum vert d'une salle de sport, et donc d'autres pénibles souvenirs sportifs et scolaires. Je ne nage pas vraiment, ne sachant de toute façon pas le faire dans la vraie vie (ah ! les séances scolaires de piscine à s'accrocher au rebord), mais me propulse en barbotant, accrochée sur un radeau singulier, fait d'une planche étroite de métal, façonnée comme un praticable et surmontée d'un haut cadre rectangulaire du même métal et d'utilité douteuse. Mes concurrents sont invisibles dans les canaux parallèles cachés derrière des parapets qui semblent haut à mon niveau, au moins aussi haut, et d'un aspect artificiel, comme d'un gros jouet de plastique rouge, aussi artificiel que le faux linoléum de l'eau. L'ensemble de cette course, dans ce labyrinthe aquatique, se déroule dans un immense stade couvert, sous les regards d'une foule innombrable entassée dans les gradins.

J'approche de la ligne d'arrivée, marquée par un petit portique. Hélas ! Dans la dernière ligne droite, sur une minuscule plate-forme avancée du parapet, se dresse un nouveau monstre de cauchemar, animation vivante, d'une conscience maligne, d'un vampire automate de train

fantôme qui me terrifiait un peu plus tôt dans mon enfance. : un cliché en cape, les cheveux noirs gominés, la face jaune et ronde comme une lune, les yeux globuleux, les lèvres rouges, agitant de la main un imposant chandelier
Le vampire *vivant* rit et m'adresse des propos moqueur, à moi qui touche au but

Alors mon radeau penche *vers la droite*, et je bois la tasse...

Note : le sens de la gauche et de la droite est authentique, et aucune conviction adulte ne l'a influencé.

Du quotidien au mythe : un rêve d'Alina Irina

Quand je commençait à me souvenir de mes rêves, j'étais encore assez sotte pour me brûler en touchant la vitre de notre cheminée. J'étais alors fascinée, non seulement par les flammes, mais aussi par le soufflet à main au pied de la cheminée.

J'eus alors un rêve très court et presque sans mouvement, qui n'était peut-être qu'une hallucination hypnagogique. Je vis des champs de blé mûr, doré comme des flammes, par-dessus la vue en coupe du dédale d'une maison souterraine au sol carrelé de rouge. Dans le ciel bleu volaient d'étranges dragons : des soufflets à ailes de dragons, dont les tuyaux crachaient des flammes, et me suggéraient la sensation d'une canicule.

En citadine pur jus dont les parents achetaient le pain en ville, j'avais bien compris le rythme des saisons, probablement par les livres ou l'école. Mais j'avais aussi compris à ma manière le caractère printanier et estival du dragon, et reconstitué les légendes qui les faisaient passer en bande dans le ciel de l'été, en guise de présage. Quoi de plus normal, puisque le dragon crache du feu ?

Annexe : une description des « Mystères d'Anvers »

Avant-propos :

Cette description de l'œuvre plastique d'Iris Jouanne provient des manuscrits des vastes compilations romanesques du « scribe » Élisée Mérange. La scène, qui semble liée à un des nombreux incidents psychiques qui punctuaient la vie de l'artiste, se tient à un vernissage au Radeau, d'une exposition collective sur le thème des monstres, et auquel Iris a invité toute sa famille. Rien ne permet de déterminer si le mystérieux Benoît-Louve, l'inspireur onirique de l'œuvre, était présent.

Côté Jouanne & Associés, il y avait d'abord, accroché à hauteur d'yeux, le grand photomontage *Les Mystères d'Anvers*, élaboré, comme tous les rares photomontages d'Iris, sans autres technologies que des ciseaux, de la colle et son matériel usuel de dessin et de peinture, aidés d'un zeste de sculpture sur pâte à modeler et de menuiserie de bois de palette (avec l'aide des ami cette dernière, mais elle avait tenu à cette occasion à apprendre elle-même cette technique). Il représentait les enfants jouant sur l'aire de jeu d'un grand jardin public, sous un ciel à la fois ensoleillé et lourd de nuages, en compagnie d'êtres étonnants et inquiétants. Sur la droite, une version géante de tamandua, ce fourmilier nain d'Amazonie au pelage noir et or, et qui ici, dressé sur ses pattes arrière, les bras en croix, la langue dardée vers le ciel, en une parade de combat, atteignait la grandeur de l'ours kodiak. Au centre, parmi les enfants eux-même, Iris avait choisi deux volontaires, Christopher et Cyril, pour « faire les monstres », avec la promesse, exaucée par la magie des ciseaux et de la colle, qu'ils apparaîtraient aussi démasqués. Elle les avaient vêtus de verts clair des pieds à la tête pour la photographie, et sur celle-ci, avait teint de rose vif la peau de leurs mains et les masques grotesques qui remplaçaient leurs visages, des têtes chauves, le crâne et le visage hérissés de petites trompes d'aspect éléphantiques. Christopher et Cyril en avait été les plus perturbés lorsqu'ils avaient reçu leur copie du photomontage, ainsi que Gabriel avec qui l'un des gnomes topait-là. Un quatrième personnage fantastique se montrait à gauche, dans une partie du tableau conçu,

exactement à hauteur d'yeux donc, dans une rudimentaire ébauche de trompe-l'œil sur un mince accordéon de papier. Accoudée à une étrange tribune assemblée au ras du sol d'un treillage de bois, tournée vers les enfants comme pour veiller sur leur destin et les protéger du monstrueux fourmilier qui s'agitait de l'autre côté, c'était le double onirique d'une amie modèle d'Iris, la jolie Stéphanie. Selon la hauteur de laquelle on la regardait, elle apparaissait, en plongée, cheveux au vent, vêtu d'un jean et d'un vaste pull noir, ou, en contre-plongée, à travers les barreaux horizontaux, plus pimpante, en gracieux chignon et courte robe jaune. Le raccord était parfait jusque dans la lumière. Le jeu amusait follement les enfants, mais seuls les plus grands gloussaient en comprenant les intentions de la grande-cousine artiste, à peu près impossibles à faire comprendre aux petits, ce qui rassurait moyennement les parents.

